

**17<sup>e</sup> Synode ordinaire de l'Ordre Cistercien  
Rome, 2-6-juillet 2012**

**Rapport de l'Abbé Général sur la situation de l'Ordre**

**Réflexions conclusives**

**« La communauté comme lieu de formation humaine et monastique.  
Rôle des supérieurs, des formateurs et de la communauté. »**

Après tout ce que j'ai cherché à vous exposer sur la vie et la situation de notre Ordre, je veux conclure avec quelques réflexions traitant directement le sujet que le Conseil de l'Abbé Général nous propose d'approfondir durant ce Synode. J'avoue n'avoir eu ni le temps ni la force de consulter toutes les Congrégations et communautés qui d'une manière provisoire ou stable dépendent de l'Abbé Général. Je pense cependant que ce que j'ai vu et entendu durant mes voyages, en rencontrant les supérieurs, les communautés et individuellement leurs membres, en faisant de nombreuses visites régulières et canoniques, en rencontrant les novices ou en visitant des maisons de formation, en observant la vie et les problèmes de la Maison Généralice et du Collège Saint Bernard ou en accompagnant le dernier Cours de Formation Monastique, je pense que tout cela me donne une base suffisante pour ce que je veux partager et discuter avec vous ces prochains jours, en écoutant vos rapports.

**La formation, un problème crucial**

Plus je visite les communautés, plus je me rends compte que le problème de la formation est le problème fondamental de notre Ordre (et de toute l'Église). Et c'est vrai sur toutes les latitudes, pour chaque continent, chaque culture, qu'il y ait beaucoup ou peu de vocations. Partout je perçois un malaise profond dans les communautés, un manque de sérénité et de clarté dans la manière de vivre notre vocation, un manque d'équilibre. J'ai l'impression qu'on fait partout de grands efforts dans la formation sans qu'ils conduisent la personne à la maturité, sans les faire grandir dans leur capacité d'aimer et de s'engager, dans le don responsable de leur vie. Le projet personnel, individuel, égoïste semble prévaloir contre le projet communautaire, le projet du charisme cistercien, le projet de Dieu. Et ceci non pas tant par manque de rectitude et d'honnêteté, mais plutôt par peur, une peur qui se méfie, qui doute au fond que le chemin de notre vocation, que le fait de suivre le Christ selon notre charisme, puisse vraiment garantir la plénitude de la vie.

Souvent, les jeunes plus intègres et plus droits, ou plus simples, vivent cette situation avec tristesse, en souffrent et sentent la colère monter parce qu'ils constatent qu'on ne répond pas au désir que Dieu a suscité en leur cœur en les appelant ; qu'on leur fait perdre des années précieuses de croissance humaine et spirituelle. Ils cherchent des pères, des guides, des personnes qui les accompagnent, et ne les trouvent pas. Dans le meilleur des cas, ils reçoivent une formation théorique, formelle, mais ils ne se sentent pas accompagnés par des personnes qui donnent leur vie pour eux, pour les engendrer en Christ. Ils réclament des pères, des maîtres, et ils reçoivent des entraîneurs, des enseignants qui n'osent pas prendre le risque de vivre une relation désintéressée, gratuite, sans projets personnels, tendue uniquement vers l'écoute et la découverte du projet de Dieu sur chacun.

## Le dessein de Dieu

La première question qui surgit est donc si nous sommes vraiment conscients du projet que Dieu veut réaliser dans notre Ordre, dans nos communautés. Des fois j'ai l'impression qu'on ne se rend même pas compte qu'existe effectivement une vocation spécifique de notre Ordre, de nos communautés, malgré la diversité des observances et des tâches assumées. C'est parfois comme si la communauté était un club qu'on rejoint pour réaliser sa propre vocation personnelle, dont la communauté et les supérieurs doivent se limiter à en être les fonctionnaires, desquels on se sépare dès qu'on pense qu'ils ne servent plus les intérêts personnels.

Par contre, si l'on est conscient que dans toute vocation, la chose la plus importante est le projet de Dieu, le dessein de Dieu, il est évident que sa réalisation ne dépend pas seulement de nous, que nous ne pouvons pas le concrétiser selon nos propres idées, selon ce qui nous convient, mais que nous avons besoin, durant toute notre vie, de la compagnie de personnes – les supérieurs et les communautés – pour accueillir, comprendre, vivre cette vocation et y grandir d'une manière responsable.

Quand le prêtre Eli comprend que le petit Samuel est appelé par Dieu, il ne lui dit pas : « Je vais, moi, t'expliquer ce que te dit Dieu » ; il ne lui dit non plus : « Essaie de comprendre par toi-même ce que Dieu veut de toi ». Il sait que ni lui ni Samuel ne peuvent inventer l'appel de Dieu. Eli apprend à Samuel à demander avec humilité que Dieu révèle ce mystère, qu'il clarifie cet appel : « Va te coucher et, s'il arrive qu'il t'appelle, tu diras : 'Parle, Seigneur, ton serviteur écoute !' » (1 Sam 3,9).

C'est de cette manière qu'on accompagne et forme un chemin de vocation, en respectant pleinement la liberté de l'appelé, mais aussi la liberté de Dieu. Celui qui accompagne doit se tenir humblement devant le mystère de Dieu qui appelle et parle. Il doit aider celui qui est appelé à accueillir dans le silence, dans l'écoute, dans la prière, la manifestation de Dieu dans sa vie. Cela n'est possible que si celui qui accompagne vit lui-même cette attitude face au mystère de sa vocation, si lui-même d'abord demande à Dieu de se montrer pour révéler le sens de sa vie, et si lui-même accepte d'être accompagné et de suivre.

Si nous avons le sens de la vocation, le sens de Dieu qui appelle, du Christ qui nous appelle à la suivre, et si nous cultivons constamment ce sens, alors nous comprenons que le besoin de la formation est permanent, qu'elle est une nécessité permanente d'approfondissement, d'adhésion et surtout de conversion. C'est ce sens de la vocation qui anime toute la Règle de saint Benoît, et notre profession monastique selon cette Règle exprime justement cette conception de la vocation. C'est pour qu'elle reste vivante que nous avons besoin de stabilité dans une communauté, d'une vie toujours tendue vers la conversion monastique, d'obéissance à d'autres qu'à nous-mêmes.

Sans conversion continuelle dans l'obéissance et l'appartenance à la communauté, nous ne pouvons rester fidèles à notre vocation, nous ne suivons pas le Christ et nous ne recevons pas la joie qu'Il nous promet.

Cette conscience devrait déterminer toute la mise en place de la formation dans nos monastères.

## À la source de notre charisme

Tout cela présuppose une option fondamentale : celle de la vie monastique selon le charisme et la règle de saint Benoît. Le problème n'est pas la diversité des observances et accents dans la manière de vivre ce charisme. Mais si cette option pour la vie monastique cénobitique selon saint Benoît n'est pas le fondement de tout, nous n'avons plus de critère pour une formation adéquate.

Saint Benoît nous transmet le charisme et le devoir de nous former à une vie de communion avec Dieu et les frères, qui donne plénitude chrétienne à notre humanité. Et c'est cette plénitude de vraie humanité qui constitue notre mission dans l'Église et dans le monde. Si nous ne formons pas à cela, à quoi alors formons-nous ?

Saint Benoît décrit clairement tous les critères et moyens valables pour tous. Mais j'ai parfois l'impression que le charisme de saint Benoît, qui est le cœur du charisme cistercien, est quelque chose d'étrange ou d'abstrait dans nos monastères et dans la vie de tant de moines et moniales de l'Ordre. Il y a là un grand travail à reprendre, surtout du côté des supérieurs et formateurs, et dans les communautés.

Mais je vois partout qu'en revenant à ce charisme, en étudiant et commentant la Règle comme guide de vie humaine et chrétienne, c'est comme si le cœur brûlait dans la poitrine des communautés et de leurs membres, surtout des jeunes. J'étais très étonné du fait que la petite série de Chapitres que j'ai prononcés sur la Règle au CFM de l'année dernier, ait trouvé un tel écho dans tant de communautés. J'ai vu qu'il y a une soif de réorienter notre vie sur les traces toujours vivantes de ce charisme, et que c'est probablement aussi le plus urgent pour l'homme d'aujourd'hui, désorienté et ne sachant plus comment vivre avant tout sa propre humanité dans tous ses aspects, et qui redevient sensible au Christ comme « Rédempteur de l'homme », comme Maître et Guide de vraie humanité.

## Du Chronos au Kairos du Christ comme Maître de vie

En réfléchissant sur la manière dont est organisée la formation dans tant de monastères, j'ai pensé au mythe de Chronos qui mange ses enfants. Non pas tellement parce qu'on aurait peur, comme Chronos, d'être détrôné, mais souvent on a l'impression que les communautés et les supérieurs ne savent pas vraiment que proposer à leurs fils, et c'est pourquoi ils accélèrent leur formation intellectuelle, leur émancipation du noviciat, du monastère, leur prise en charge de responsabilités et tâches, leur départ à l'extérieur pour les études. Et c'est comme cela qu'ils les dévorent plus que Chronos, ils ne leur permettent même pas de naître, de faire les premiers pas, de prendre racines dans leur communauté, dans leur nouvelle vocation. Quelques monastères se plaignent justement que les exigences de formation de l'Ordre ne correspondent pas à leur rythme et à leurs forces.

À la place de Chronos, nous devrions proposer Kairos, le Kairos chrétien, la rencontre et la relation avec le mystère du Christ, du Verbe fait chair. La formation monastique devrait être une école de rapport préférentiel avec le Christ. Si nous mettons le Christ au centre, si nous apprenons à vivre la relation avec le Christ, c'est Lui qui devient notre Maître.

« Ils ne préféreront absolument rien au Christ; qu'Il nous amène tous ensemble à la vie éternelle ! – *Christo omnino nihil praeponant, qui nos pariter ad vitam aeternam perducatur!* » (72,11-12). Dans cette dernière phrase de la Règle est résumée toute la méthode éducative du monachisme bénédictin et cistercien. On est formé quand on est guidé, conduit à la vie éternelle, à la plénitude de notre vie, la plénitude qui est communion. Et le guide ne peut

être que le Christ lui-même qui devient notre Père et Maître, si nous le préférons à tout, si nous l'aimons plus que tout, si nous le choisissons comme celui qui est plus cher que tout le reste.

Et là nous avons la réponse à la question que nous pose le thème du Synode. Quel est le rôle des supérieurs, des formateurs et des communautés ? C'est justement celui de nous assurer d'être conduits par le Christ à la plénitude de la vie qui est une plénitude de communion en Lui avec nos frères et sœurs. Pour saint Benoît, le rôle de l'Abbé, des supérieurs est de représenter le Christ, par l'exemple et l'enseignement (cf. RB 2,2.11-12) ; le maître des novices doit savoir gagner les âmes en représentant l'unique qui a « gagné » toutes les âmes, le Rédempteur (cf. RB 58,6-16) ; la communauté dans son ensemble est « *Dominici schola servitii* – une école où l'on sert le Seigneur » (RB Prol. 45).

Il n'y a pas de formation dans les monastères si manquent ces éléments, si la formation ne met pas en œuvre la synergie de ces éléments : Dieu, les supérieurs et la communauté. Ces éléments sont essentiellement « personnels », ce sont des personnes qui ne peuvent être remplacées par des programmes, cours, livres ou instituts de formation. Ils peuvent, à la limite, être temporairement remplacés par d'autres supérieurs et par d'autres communautés, mais en tant qu'éléments de la formation personnelle et relationnelle, ils ne doivent jamais manquer, ni dans la formation initiale ni dans la formation permanente.

Un abbé, un maître, une communauté ne suffisent évidemment pas pour garantir que la formation soit celle du Christ qui conduit à la vie éternelle. Il est indispensable que les supérieurs et la communauté soient les premiers animés et constamment formés par la relation avec le Seigneur, par l'écoute de sa Parole, par l'obéissance à son désir d'amour, de communion, de rédemption du monde.

Là où il y a cet esprit, là nous formons et nous formons bien, même si nous ne réussissons pas à donner tous les cours et instruments nécessaires. On peut toujours rattraper la théorie, mais ce qu'on apprend dans les livres ne sert à rien, s'il n'y a pas un fond de formation humaine et monastique dans le rapport vivant avec et dans le Christ.

Cela veut dire que la formation dans les monastères a deux aspects essentiels : la communion avec Dieu et la communion fraternelle. Nous nous formons avec le Christ et dans le Christ si nous nous formons à la prière et à la charité, si nous cultivons le rapport filial avec Dieu et le rapport fraternel avec les frères et sœurs de la communauté.

Regardons la formation que Jésus a dispensée aux apôtres : durant trois ans, Jésus a été pour ses disciples qui le suivaient de près un Maître de la prière et de la charité. Et cela plus en vivant ces dimensions avec eux et au milieu d'eux que par la parole. Il est très significatif, par exemple, comment Jésus est arrivé à leur enseigner le « Notre Père ». Avant tout, Il se tenait, Lui, en prière ; Il se levait la nuit pour prier le Père. Et c'est seulement en voyant prier Jésus qu'est née dans les disciples la demande d'un enseignement : « Seigneur, apprends-nous à prier ! » (Lc 11,1). L'enseignement du Christ est la communication de quelque chose de vital pour Lui dont Il ne pouvait pas ne pas témoigner, qu'Il ne pouvait pas ne pas transmettre à ceux qu'Il aimait. Il en est de même pour ce qui concerne la charité fraternelle, pour le don de sa vie pour les autres : avant d'en parler, Il l'a vécu. La plus belle icône en est le lavement des pieds : d'abord Il vit ce geste de tout son être, ensuite Il en donne l'enseignement. Pas tellement pour que ses disciples soient de bons chrétiens, pas pour qu'ils soient des disciples exemplaires et cohérents, mais pour transmettre sa joie d'aimer, de donner sa vie, finalement par amour de notre bonheur : « Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites » (Jn 13,17).

## **Repartir de la compassion du Christ**

La majorité des supérieurs souhaite réellement pouvoir mieux répondre à leur devoir, mais ils ne savent pas comment. Je l'ai déjà dit l'année passée à l'occasion du Cours pour les nouveaux supérieurs : il y en a beaucoup qui sont comme des pères sans pères, des pasteurs perdus, des formateurs non formés (cf. [www.ocist.org](http://www.ocist.org) Conferenze Abate Generale, 2011.09.27 Conferenza Corso Nuovi Superiori). Si nos communautés ressemblent souvent à des « brebis perdues qui n'ont pas de berger », c'est parce que ce sont des communautés de « brebis de bergers perdus ».

« À la vue des foules il en eut pitié, car ces gens étaient las et prostrés comme des brebis qui n'ont pas de berger. » (Mt 9,36)

Cette phrase de Jésus nous aide à situer l'aspect négatif de la situation à l'intérieur du regard positif qu'il pose sur elle, de son regard qui est un regard de miséricorde, un regard qui ne condamne pas cette situation de misère, mais, au contraire, en fait le point d'un nouveau départ qui s'appuie sur la miséricorde du Christ.

Mais quelle est l'attitude qui permet au Christ de renouveler notre vie, nos communautés ? Certainement pas l'engagement de notre volonté et de nos forces. Nous voyons bien qu'elles sont toujours impuissantes et qu'elles échouent. L'attitude qui permet à l'amour du Christ de nous racheter et de nous restaurer est celle de la conversion à la prière, c'est-à-dire l'attitude qui demande vraiment au Christ la transformation, le renouveau de nos cœurs. Le renouvellement en nous et dans nos communautés n'est pas possible, si nous n'avons pas l'humilité de reconnaître que ce qui sauve les brebis et les bergers de la dispersion qui fatigue et décourage, c'est la compassion, la miséricorde dans le regard sur nous de Jésus qui veut nous sauver.

Avant de penser aux mesures à prendre pour corriger et réformer la vie de nos communautés, il importe de lever nos yeux vers la Face du Seigneur pour contempler son regard sur nous, sur chacun de nous sans exception, et de voir dans ce regard la compassion de son Cœur et son désir de nous donner une nouvelle vie, un nouvel amour entre nous, un chemin guidé par de bons pasteurs qui nous conduisent tous ensemble à la vie éternelle, à cette plénitude de vie et de bonheur qu'Il nous a promise un jour en nous appelant à Le suivre de près dans la vie monastique.

Nous ne repartons jamais si nous ne repartons pas du Christ, de son amour, et du besoin de notre misère d'être sauvée par sa miséricorde. C'est pourquoi le passage difficile que vivent tant de communautés de notre Ordre peut être vraiment un moment de grâce que nous devons vivre avec foi et humilité. Dieu fait toujours des miracles pour chaque misère qui accepte de s'abandonner à sa compassion miséricordieuse.

### **« Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur »**

Quand Jésus voit la misère de la foule, il demande à ses disciples de prier « le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson » (Mt 9,38). Le contexte nous fait comprendre que ces ouvriers sont justement les pasteurs dont les brebis dispersées ont besoin pour retrouver unité, santé, nourriture, protection, direction et bonheur. Les pasteurs sont alors l'expression de la compassion du Christ et de son désir de donner à tous la plénitude de la vie.

« Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur », dit le Seigneur par le prophète Jérémie (3,15). Le Christ manifeste son amour pour nous en nous donnant des pasteurs, des pères, des maîtres, des guides sur le chemin de la vie. Ce don doit être demandé et accueilli avec fidélité et obéissance, soit par les pasteurs eux-mêmes, soit par les brebis qui leur sont confiées. C'est Dieu qui forme et nous donne toujours à nouveau les pasteurs adaptés à nos communautés, et nous devons nous aider à accueillir cette grâce, même si cela veut dire qu'un pasteur doit convertir son attitude par rapport à son ministère et à sa communauté. Et cette conversion doit être la conversion de tous et une conversion permanente, car Dieu offre ce don non seulement au moment de l'élection ou de la bénédiction d'un abbé ou d'une abbesse, mais il donne la grâce de se convertir continuellement à ce don que le pasteur est et doit être pour accompagner sa communauté et chacun des ses frères, chacune de ses sœurs. L'Ordre devrait être un soutien dans cette mission, un soutien d'amitié et de compagnie entre les pasteurs, qui permette à chacun d'examiner continuellement sa propre manière de conduire le troupeau, de le former, et de comprendre quand et comment il importe de changer, de se convertir, avec humilité et confiance dans l'Esprit Saint. Je pense que surtout l'Abbé Général devrait être au service de cela, mais aussi le Chapitre Général et tous les autres instruments d'unité et de gouvernement de l'Ordre. Je pense que c'est dans cette optique que nous devons entreprendre les réflexions sur d'éventuelles réformes de nos Constitutions.

Depuis 17 ans, se réunit un groupe de supérieurs qui sont capables de s'exprimer en français. Une dizaine de supérieurs qui se retrouvent donc chaque année pour travailler un sujet important de la vie de nos communautés et surtout pour approfondir l'amitié et le dialogue qui aide chacun à partager son cheminement pastoral et communautaire. Dom Vladimir nous en parlera certainement. Certains craignaient que ce groupe fasse de la pression, exerce un pouvoir. En réalité, ça n'a jamais été la soif du pouvoir qui nous poussait à nous réunir (quel pouvoir d'ailleurs ?) mais le désir et le besoin d'aide fraternelle pour être capables de répondre au défi du travail pastoral et de formation que représente chaque communauté pour son supérieur.

Et moi je constate actuellement que partout ce besoin se fait effectivement sentir, et, de fait, là où quelque chose d'analogue existe au niveau des Congrégations ou d'affinités linguistiques ou nationales, on avance plus facilement et la fragilité et la misère humaines n'ont pas le dernier mot.

Le Cours de formation des supérieurs, dont nous parlerons justement durant ce synode, devrait également servir à cela, et je vois que sa mise en place répond à une urgence, à une nécessité, et que tous les supérieurs de l'Ordre en ont besoin.

Je crois que la formation en général et le soutien des supérieurs sont l'option prioritaire, préférentielle que nous sommes appelés à privilégier. Autrement, tous les efforts de formation des jeunes et de formation permanente des communautés ne pourront pas porter de fruits.

### **Susciter l'offrande à l'Esprit**

Je termine en disant que, malgré tous les aspects de fragilité, de misère humaine et d'infidélité que je vois partout, et surtout en moi-même, il y a toujours des signes d'espérance. Et surtout là où tout semble ruiné.

C'est vrai : tant d'arbres et de forêts semblent réduits à de petits grains de sénevé et, en plus, de grains en train de pourrir et mourir par terre. Ce pourrait être la fin ; ce pourrait être un nouveau commencement. Ce pourrait être et c'est la fin d'une fécondité numérique qui donnait aux communautés force, pouvoir, beauté, efficacité. Ce pourrait être le début d'une nouvelle fécondité, plus humble, plus essentielle, que Dieu seul connaît et donne.

Quelque fois je rencontre des communautés dont la situation est une pure catastrophe, où dominant la discorde, la négligence, l'infidélité, la corruption. On aurait envie de tout boucler. Et puis, soudainement, aussi face aux limites de ma patience, quelqu'un dit que c'est vrai ; le supérieur, la supérieure ou la communauté dit : « C'est vrai, ça va mal, c'est un désastre, et avec nos seules forces, rien ne changera jamais, ce sera toujours pire. Mais nous souhaitons changer, nous voulons nous faire aider, nous demandons à Dieu de nous aider à vivre dans la vérité et la joie de notre vocation. » Cela me surprend chaque fois.

À ce moment il est clair que tout change, et la communauté qui est une catastrophe devient une communauté qui va bien. Pas une communauté qui *est* bien, mais une communauté qui *va* bien, cela veut dire qui commence à avancer sur le bon chemin. Probablement elle tombera encore, et l'année suivante elle sera toujours confrontée avec les mêmes problèmes. Mais c'est le début d'un chemin sur lequel on perçoit déjà la miséricorde du Christ désormais libre d'agir, où l'Esprit Saint peut souffler et accomplir le miracle de la conversion à une vie nouvelle.

Saint Paul écrit aux Romains une remarque qui me fait beaucoup réfléchir. Il parle de son ministère d'évangélisation des païens et de la grâce qu'il a reçue pour l'accomplir : « Cette grâce, c'est d'être ministre de Jésus Christ pour les nations païennes, avec la fonction sacrée d'annoncer l'Évangile de Dieu, pour que les païens deviennent une offrande acceptée par Dieu, sanctifiée par l'Esprit Saint. » (Rm 15,15c-16)

Dans notre ministère et aussi dans la formation que nous devons assumer et promouvoir dans nos communautés, ce qui importe est cet acte de foi en la grâce qui nous est donnée, à nous et aux autres, cette grâce qui fait qu'à l'annonce de l'Évangile, la liberté des personnes s'éveille et devienne offrande, qu'elle s'ouvre et devienne disponible pour Dieu. Là, l'Esprit Saint peut sanctifier et transformer l'offrande des cœurs et des vies en sainteté, en la présence et l'amour de Dieu.

C'est dans cet effort que nous devons nous soutenir mutuellement. La formation doit partir et repartir de là pour que le premier Formateur soit vraiment l'Esprit Saint qui nous conforme au Christ, Fils du Père.

Nous soutenir veut dire avant tout nous évangéliser les uns les autres, annoncer l'Évangile les uns aux autres, comme le faisaient admirablement les premiers Pères et Mères cisterciens. Nous devons annoncer cette Bonne Nouvelle surtout aux communautés, aux frères et sœurs qui semblent être plus éloignés de la liberté qui permet de s'offrir au Saint Esprit qui, Lui, ouvre les cœurs au changement, à la vie, à la joie.

Le problème de la formation n'est pas d'abord un problème de forme et d'organisation. Cela est nécessaire, mais cela ne suffit pas. L'organisation est vite faite avec quelques efforts et un peu de bonne volonté. Il y d'ailleurs des cours, des textes, des moyens tout prêts. Mais ce qui manque souvent, c'est l'âme de la formation, et cette âme est la grâce de l'annonce du Christ, de l'Évangile qui doit interpeller la liberté des cœurs et les ouvrir afin qu'ils deviennent capables de s'offrir au Souffle et au Feu de Dieu.

*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori  
Abbé Général OCist*